

## [Text]

clauses in which the draftsmen for the company tried to think of everything they could conceivably want to do in the future and write it in, not always with total success.

The consequence to the person dealing with the company, if it did act *ultra vires*, was to give him no legal remedy against the company.

In the U.K. and to some extent in Canada, a person dealing with the company is taken to have notice of the company's powers but, in fact, it was not always so. Therefore, over many years—in the U.K. in the mid forties, in Ontario in the mid sixties and on the federal scene in the late sixties and early seventies—the unsatisfactory consequence of the doctrine of *ultra vires* led to intended changes in the law. These followed, to some extent, a famous Ontario case of 1916, and that case is called *Bonanza Creek Gold Mining Company Limited v. Rex*, (1916) 1 A.C., 566, which went to the Judicial Committee of the Privy Council. This held that an Ontario corporation, incorporated by letters patent, under statutory régime has the capacity and powers of a natural person and is subject only to the restrictions imposed by the incorporating act itself.

I think Senator van Roggen had some difficulty with the expression "capacity and powers" or "capacities and activities". These reflect the current words or the words as they now exist in the Canada Business Corporations Act which, in turn, reflect back to this *Bonanza Creek* case.

Following the *Bonanza Creek* case, there were changes in statutory provisions for those companies not incorporated under letters patent, which had the effect of liberalizing the things the company could do. That is, they eroded to a greater or lesser extent, the doctrine of *ultra vires*. This is a case in which the law has, I think, recognized the facts of life.

Commerce becomes very complicated; people do not always have knowledge of what is going on in another company; they act in good faith; they make commitments and, if by a legal technicality, it turns out they do not have a remedy, the ill consequences fall on the innocent party.

The practice to which I have referred of having long, long objects clauses also removed what had been originally seen as a protection to the investor because they could name almost anything and indeed there were some cases in which people in fact tried to put in "general objects" clauses which embraced virtually everything.

The *Bonanza Creek* case, where it applies in Canada, really reintroduced into the law what had been the case many, many years before.

If I may go back to 1612, we find the old English reports holding that, as regards outsiders, a company should have full powers of an individual—in our law today we use the words "natural person"—so that the position would be regained which existed between the decision in *Sutton's Hospital* case in 1612 and the coming into operation of the company legisla-

## [Traduction]

société de très longs articles sur l'objet social de cette dernière. Les avocats-conseils de la société ont essayé d'introduire dans les statuts tout ce qu'on voudrait éventuellement faire. Mais ce ne fut pas un succès total.

En effet, si la société agissait *ultra vires*, la personne avec laquelle elle faisait affaire n'avait plus de recours légal contre elle.

Au Royaume-Uni, et dans une certaine mesure au Canada, une personne faisant affaire avec la société est censée connaître les pouvoirs de cette dernière, mais en fait, il n'en a pas toujours été ainsi. Par conséquent, au Royaume-Uni vers le milieu des années 40, en Ontario vers le milieu des années 60 et sur la scène fédérale à la fin des années 60 et au début des années 70, les conséquences négatives de la doctrine *ultra vires* ont conduit à des projets de modification de la loi. Ces modifications, dans une certaine mesure, la suite d'une affaire célèbre qu'a connu l'Ontario en 1916, soit l'affaire *Bonanza Creek Gold Mining Company Limited* contre Le Roi, 1916, 1 C.A., 566, qui a été jugée par un comité judiciaire du conseil privé. Cette cause portait qu'une société ontarienne constituée par lettres patentes, en vertu du régime statutaire, a la capacité et les pouvoirs d'une personne physique, et est assujettie uniquement aux restrictions imposées par la Loi sur la constitution en société.

Je pense que le sénateur van Roggen avait de la difficulté à comprendre le sens de «capacité et pouvoirs» ou de «capacités et activités». Ces expressions reflètent la formulation actuelle de la Loi canadienne sur les corporations commerciales, qui reflète elle-même l'affaire *Bonanza Creek*.

C'est à la suite de cette affaire que des modifications ont été apportées aux dispositions statutaires visant les sociétés non constituées par lettres patentes. Ces modifications ont eu pour effet de libéraliser les choses que la compagnie pouvaient faire. Elles ont affaibli plus ou moins la doctrine *ultra vires*. C'est une affaire dans laquelle la loi a, je pense, reconnu les réalités de la vie.

Le commerce devient très compliqué. Les gens ne savent pas toujours ce qui se passe dans une autre société. Ils agissent de bonne foi, prennent des engagements, et si, par une subtilité juridique, il s'avère qu'il n'ont pas de recours, ce sont les innocents qui paient.

La pratique dont j'ai parlé, qui consistait à rédiger des articles démesurément longs sur les objectifs, a également supprimé ce qu'on considérait au début comme une protection pour l'investisseur, parce qu'il pouvait désigner presque n'importe quoi, ce que certains ont parfois essayé de faire, effectivement.

L'affaire *Bonanza Creek* a, dans la mesure où elle s'applique au Canada, véritablement réintroduit dans la loi ce qui s'y trouvait longtemps auparavant.

Les vieux rapports anglais de 1612 stipulent que, pour ce qui est des étrangers, une société a tous les pouvoirs d'une personne. Dans notre législation actuelle, nous utilisons les termes «personne physique». Ainsi, on retrouverait la position qui existait entre le jugement rendu dans l'affaire *Suttons Hospital*